

- Oxmo Puccino fait son retour avec “La Nuit du réveil”.
- Rappeur pacifique et apaisé, il dissèque avec justesse nos vies et nos angoisses.
- Et trace, un peu plus, une voie singulière entre rap conscient, poésie et influences jazz.

Rencontre Valentin Dauchot

Flèche épistolaire. À bas les pistolets, vive l'épistolaire. J'aime la compagnie de ceux qui se tolèrent. Pas de sang, de flingues et encore moins de baston sous la plume d'Oxmo Puccino. Le rappeur a grandi dans un bloc de béton, le décor cru et violent d'une cité parisienne où la force et le crack priment souvent sur la raison. Mais il n'a cessé d'en éloigner ses écrits pour mieux prôner l'amour, la paix et l'amitié. Né à Ségou (Mali) en 1974, déplacé en France l'année suivante, Abdoulaye Diarra se raconte en textes depuis 1995. À l'époque, “le rap est le seul train qui passe”, mais l'homme “a toujours aimé la musique”, son langage, sa liberté.

Passé maître dans l'art de mettre des mots sur nos maux, il sort trois œuvres appréciées mais peu écoutées, et rencontre enfin son public en plongeant ses textes dans un univers jazz (*Lipopette Bar*, 2006). C'est la révélation, l'explosion: Oxmo Puccino est catalogué “rappeur lettré”, parraine l'Unicef, tourne en trio acoustique puis en solo, et trace un sillon unique dans le monde étriqué de la musique urbaine. À 45 ans bien tassés, l'homme est une force tranquille, écoutée et respectée, aujourd'hui. Un sage qui collabore avec Damon Albarn, Matthieu Chedid ou le trompettiste Ibrahim Maalouf, prend le temps de rendre hommage à son Mali natal (*La-momali*, 2017) et revient en finesse avec une septième œuvre solo. Rencontre touchante avec ce grand costaud au cœur tendre.

On vous présente comme un yogi zen. Les “anciens” ont-ils pour rôle de répandre une certaine sagesse?

Non, ce n'est pas mon rôle, c'est ce que je suis. Quand j'ai fait *L'Arme de paix* (2009) et qu'on essayait de me faire passer pour un baba cool, je leur ai dit: “Attendez, avant je ne parlais que de guerre, j'avais un propos violent. J'essayais de m'orienter vers la paix, mais comme

mon seul moyen d'expression était la force, je l'appliquais.” J'ai mis du temps à comprendre qu'il y avait d'autres moyens d'exprimer mon ressenti, que les seules solutions pour régler ses problèmes étaient la paix et l'apaisement.

“La Nuit du réveil” est direct, très personnel. Le besoin de se livrer s'est-il renforcé avec les années?

Quand on n'est plus nouveau, on n'a plus forcément la priorité, alors il faut se débrouiller. Aujourd'hui, il est essentiel d'avoir un message clair et compréhensible dès la première écoute, parce que la plupart des gens ne prennent plus le temps de revenir sur un texte. Réécouter un album fait partie des choses qu'on met de côté. Comme je ne voulais pas perdre de l'attention, j'ai écrit des textes clairs, concis et sans doute moins couverts de fioritures. J'utilise la première personne du singulier bien plus que sur d'autres disques parce que je parle de moi, mais, en réalité, je parle de nous. Tu vivras “Le Réveil”, j'espère pour toi que tu vivras “Horizons sensuels”, et un jour tu penses au “Nombri”. En fait, c'est ta vie que je raconte.

Les jeunes générations ont-elles encore le temps et l'ouverture pour plonger dans un univers comme le vôtre?

Ça se raréfie. Mais quand on me dit: “Lui là, il est jeune, il ne connaît pas ton travail”, je réponds: “Ne vous inquiétez pas, un jour il aura des problèmes et peut-être qu'il trouvera ce qu'il cherche dans mes textes.” Moi, ça ne me dérange pas de ne pas être là quand il danse, mais je n'ai rien contre ma présence quand il pleure, et, en général, on pleure plus longtemps qu'on ne danse.

Vous dites souvent: “Le rap m'a donné une étiquette”. C'est ce qui vous a permis de vous construire, socialement?

Non, on m'a collé une image, j'ai vite été catégorisé “rappeur intello”. Déjà, ce n'est pas cool pour les autres, ça fait un peu “T'es le meilleur des imbéciles”, comme si le fait de dire deux mots de plus que les autres faisait forcément de moi Léonard de Vinci. Ensuite, j'ai mis du temps à être accepté. Tout le monde me parle d'*Opéra Puccino* (1998) aujourd'hui, mais quand il est sorti, l'album s'est pris un mur. Il a fallu des années et beaucoup de bouche-à-oreille pour qu'on le réécoute. Il y avait de l'émotion, des sentiments, des sujets sociaux, mais ça n'a pas tout de suite été compris.

Vous dites ouvertement “j'ai réussi ma vie” ou “je suis le meilleur” sur certains titres. C'est une revanche?

Ça, c'est les rappeurs, on dit tous ça, parce que c'est ce qu'on a pu gagner avec le temps. J'ai même écrit un morceau intitulé “Les Meilleurs”. Tu sais pourquoi? Parce qu'en

France, il n'y a pas de culture de l'encouragement. Ce qui fait qu'il y a énormément de talents méconnus qui partent à l'étranger faire des choses extraordinaires dans l'anonymat le plus complet. Quand je dis “on est les meilleurs”, je veux dire “on peut faire quelque chose ici et on peut y croire”. Il faut se valoriser un peu pour y arriver, ça donne de la force.

Quand un journaliste vous a demandé quelle était la plus grande réussite de votre vie, vous avez répondu “Mes potes” et pas “Ma fille”... Vous n'avez pas honte?

(Éclat de rire franc et communicatif) Hahaha, c'est vrai! Les hommes ont quelque chose que les femmes ne considéreront jamais de la même façon: les potes. C'est peut-être une des grandes différences entre nous, nos façons de concevoir l'amour. Et puis, les enfants finissent par grandir et s'en aller; avec les femmes il y a des risques de séparation. Au final, il reste qui? (rires).

“Il n'y a plus de rap, aujourd'hui”

Du haut de ses vingt-cinq ans de carrière, le rappeur observe les tendances, fraie avec les nouveaux venus et analyse le tout avec clairvoyance.

Le rap est mainstream et extrêmement populaire, aujourd'hui. Mais la violence frontale de certains textes semble encore rebuter certains non-initiés...

C'est vrai, mais ça, c'est notre époque. La violence dans laquelle on évolue aujourd'hui est plus dure que celle que j'ai connue il y a vingt ans parce qu'elle est constante, insidieuse, on ne réalise pas que c'est violent. C'est une violence expurgée, une violence d'échanges, une violence dont on ressent la douleur mais qu'on ne reconnaît pas comme telle, ce qui veut dire qu'elle continue librement, et que la douleur monte. Les rappeurs, finalement, ne font que répondre à la clientèle. Ce

n'est qu'un reflet de la société. Les gens peuvent critiquer cela, mais ils n'ont qu'à voir la violence de ce qu'ils expriment, dans leurs commentaires, sur les réseaux sociaux, ce qu'ils pensent d'autrui.

Ce qui n'empêche pas les rappeurs d'exploser et de se multiplier, au risque de voir l'offre s'uniformiser?

On connaît effectivement les ingrédients du succès et on les retrouve souvent. Mais je me dis que se lancer dans le rap, aujourd'hui, c'est une galère, parce que tout le monde est bon. Si tu veux arriver sur le marché, tu dois être meilleur que les autres. Tu n'as pas le droit d'être mauvais. Avant, il y avait moins de mecs et plus de propositions risibles. Il fallait passer par certaines étapes avant de prétendre poser sa voix. Aujourd'hui, tu as des beats, plein de références à copier, et des tutoriels sur YouTube.

N'importe qui peut poster un truc correct.

Vous disiez en 2012: “Le rappeur est un activiste urbain qui ne s'est pas considéré comme un artiste pendant longtemps”. Aujourd'hui, un rappeur est un artiste reconnu. Est-ce encore un activiste urbain?

Il n'y a plus de rap aujourd'hui, il n'y a que des chanteurs. Il y a des choses qui ressemblent à du rap, mais qui sont du divertissement, de la pop, de la chanson. Est-ce qu'on dit moins de choses? Je ne sais pas. Le truc, c'est que la société a tellement peu changé, les problèmes sont à ce point les mêmes, qu'on finit par se répéter si on raconte les mêmes histoires. Donc, on mise davantage sur l'ambiance. Il y a un côté fin du monde qui dit: “Venez, on s'éclate comme des dingues, parce que de toute façon, tout va s'arrêter”.

V. Dau

La Nuit du réveil (**)

Dès les premières notes de guitare qui ouvrent “Le Droit de chanter”, Oxmo Puccino nous plonge dans son intimité, sa vie, les pensées d'un homme de 45 ans qui se cherche et regarde avec apaisement les vingt-cinq années passées à rapper. Le flow lent, le regard lucide, ce sage du rap hexagonal revendique son droit à chanter l'amour et la paix, se pose en décrypteur d'une époque, et s'autorise toutes les ouvertures musicales. La trompette mélancolique d'Erik Truffaz enchaîne sans le moindre problème sur les basses puissantes de “Peuvent pas”, puis l'ode à la fumette et la nonchalance de “Social Club” avec l'aide des “Masters of Weed” bruxellois JeanJass et Caba. “74 du siècle dernier” chante Puccino qui n'est jamais aussi attachant que lorsqu'il se regarde “Le Nombri” et revient sur ses jeunes années. Il y a sans doute de trop sur cet album, mais *La Nuit du réveil* se consomme comme une biographie. Le témoignage l'emporte sur les punchlines, le fond sur l'énergie, et s'il s'amuse à crâner de temps en temps histoire de ne pas tout à fait dépareiller, Abdoulaye Diarra reste avant tout un redoutable parolier. V.Dau